



# Nous autres

**Daniel Pelligra**

Réalisateur, anthropologue

**Faire trace,  
souci de l'anthropologue,  
et en images,  
mission du réalisateur,  
de tant d'années de travail  
sur le peuplement de la région  
par des migrations de tous  
horizons. Et de tout temps : le  
travail de mémoire redéfinit  
ainsi le temps présent  
et annonce l'avenir :  
un emmêlement des identités,  
avec, peut-être,  
moins d'écart...**

**L**es Autres. Vingt ans déjà, depuis ce premier titre ! Que d'évolutions, que de piétinements : non pas de la revue, toujours à l'écoute des frémissements du monde, mais de la société qui nous lie. D'où l'idée, préméditée, de proposer à cette société, un nouveau titre, pour les deux décennies à venir : « Nous, Autres ». On peut l'interpréter et la décliner à l'envie : Nous et les Autres, les Autres en Nous, sommes-Nous devenus autres, au contact des Autres, et réciproquement ? Mais qu'est-ce que l'Autre, sinon ce Moi sans cesse interrogé, révélé, re-nouvelé, remis en cause par Moi-même et, évidemment, par les Autres ? Mais d'abord, qui est ce Nous sinon un condensé multi-millénaire de tous les Autres ?

Moi, mon frère, mon cousin, mon voisin, mon ennemi, pour parler en anthropologue, amateur de cercles concentriques et de croisements de patates, pour expliquer le fonctionnement des « républiques patriarcales ». Il faut d'ailleurs le souligner : la formule proposée dessus est au masculin (extrêmement lucide la Germaine Tillion, et bien avant « Le harem et les cousins ») : L'Autre n'a pas de féminin (imaginez un peu : « l'Autresse »... quel mauvais genre !). Bref, voilà pour le mot introductif. Poursuivons avec un conte audiovisuel.

## Il était une fois

Il était une fois, dans le quartier Mermoz du 8<sup>ème</sup> arrondissement de Lyon, un Centre social, et à côté du centre social, une chaufferie désaffectée. Les pères retraités du quartier, originaires pour la plupart des



Aurès - à un Oranais et un Portugais près - font un jour la demande pour bénéficier de ce local afin d'y jouer leurs parties de cartes-dominos, boire un soda-café-thé et palabrer à volonté, au chaud ou au frais, selon les caprices de Miss Météo et des échanges thermiques dedans-dehors.

La boutique fonctionne, de manière optimale. Un beau jour, les plus dynamiques, aidés, incités même sans doute par l'animateur du moment, décident de raconter leur périple depuis leurs montagnes des années cinquante, alors en plein « maintien de l'ordre » ; et depuis leur méconnaissance du monde et de ses habitants, vers Lyon et ses entreprises. La raison affichée de cette envie de témoigner ? Raconter à leurs enfants, aux jeunes parfois turbulents du quartier, ce que furent leur périple, leurs déboires, leur chance, leur fierté et leur bonheur. En dépit des difficultés et des désespoirs.

Passe alors dans le coin un réalisateur qui avait déjà sévi sur les thèmes de l'immigration et se trouvait désireux, une fois de plus, de montrer, en parallèle (en contrepoint ?) aux dénonciations de rigueur, les aspects positifs de ces parcours méconnus. Le quartier est quelque peu agité certes, mais excellente aubaine : les financements suivent ! Le documentaire *La gloire de nos pères* voit ainsi le jour : neuf témoignages, dispositif réduit, interview frontale. Une heure de récits, d'humour, de fiertés, de non dits aussi, car ce n'était pas forcément le sujet.

Présentations pendant toute une année : dans les médiathèques, MJC, centres sociaux de la région. Le réalisateur étant toujours accompagné de deux ou trois de ces auteurs qui s'y entendaient mieux que lui pour animer les débats, les tripes sur la table. Également article dans le journal *Libé*, reportage de la locale de France 3 et, lors de la visite, par les pères, du chantier de la future Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration, remise très

officielle par ces derniers d'une copie du film (un début de collection pour ce non-musée - ouf, on l'a échappé belle ! - qui a cependant une politique originale de collecte et de valorisation de toutes sortes d'archives qui lui sont confiées).

Et puis. Et puis ? Pourquoi ne pas s'intéresser à présent à ces dames ? Pourquoi pas un triptyque à la manière de Yamina Benguigui, quelques quinze ans après *Mémoires d'immigrés* ? Cela pourrait s'appeler *Les châteaux de ma mère*, histoire d'évoquer les colonnes vertébrales rouge brique des horizons de la Kabylie ou des Aurès, immeubles continuellement en construction (il paraît qu'une récente loi algérienne impose la finition des palais berbères), qui attendent le retour hypothétique des enfants prodiges. Mais lesdits châteaux, ce sont également les intérieurs modestes, ici, dans lesquels elles règnent, entre les pères démissionnaires et les enfants réfractaires à toutes formes d'autorité : retour au triptyque...

### Les autres des Autres

Mais cela ne va pas se dérouler tout à fait ainsi. Deux ans plus tard, les femmes du quartier se mettent à revendiquer des temps d'utilisation du local pour leurs activités dans le cadre du centre social. Pas simple, d'autant que sur le papier, et pour les assurances, ce sont les pères qui en ont la responsabilité. Les esprits s'échauffent un petit peu, une élue de l'arrondissement, un peu démagogue, saisit l'occasion de se faire mousser, et l'équipe de *Strip tease* débarque, avec caméra et bagages. On connaît leur talent pour relever les petites phrases, les coups de gueule, les attitudes insolites, les situations border line. Bref, tout le monde est en fin de compte ridicule. Le sujet s'achève par une séance d'apprentissage de la *Square dance* des westerns, avec dames en chapeau de cow-boy et jeans, ou en voile et robe



longue, tandis que les hommes attendent en fumant, dehors, que leur heure arrive...

Pourtant, quelques temps après, une très jolie exposition de photos et une brochure, réalisées avec l'aide d'une intervenante extérieure, auront bien pour titre : « le château de ma mère ».

Je laisse tirer les conclusions de ce raccourci qui dit aussi le temps de maturation, l'importance de la durée, les films dans l'opportunisme de l'air du temps, ou explorant de nouvelles approches possibles de ce sujets, et toutes les déclinaisons et les altérations toujours possibles. Et si je peux évoquer ma propre expérience de ces deux décennies, autour de la production et de la réalisation de ce genre de films (dont certains dans le cadre du projet *Peuplement et Migrations* qui a pour objectif d'articuler la mémoire de toutes les migrations, anciennes et récentes, dans la région), ce sera par ce petit retour critique, chronologique et thématique dans lequel on aura l'indulgence de ne pas déceler trop d'auto-célébration.

#### Feed back

Les années 2000-2012. On se situe là dans une période que je qualifierais comme celle de l'hommage au pays d'accueil, de l'initiative des populations, avec le thème de la mémoire et celui de la transmission, toujours récurrents. Celle, également, des de l'évocation des migrations discrètes : les Suisses du Nord Isère avec *Les Frouzes (Les pierres sont dures partout)* arrivés en 1915 pour travailler la terre, puisque les Poilus s'étaient consacrés à la boue des tranchées (1), les Siciliens de *L'île orpheline*, arrivés à la fin des années quarante dans l'agglomération lyonnaise, « tombés » du train pour ne pas se laisser embarquer jusqu'aux mines de Belgique (accords de la CECA). Avec, pour les années 70, les Turcs de Bourgoin-Jallieu dont ils colonisent les rues

commerçantes et les collines alentour, pour y reconstituer un mini empire ottoman, une de nos plaisanteries favorites lors du tournage de *Turquies d'ici*. Ensuite, *Boulevard des Tréfileries* (1989) : histoire des arrivées et des cohabitations des différentes nationalités qui ont peuplé et « fait » l'agglomération industrielle de Pont de Chéruy, en Isère (Grecs, Arméniens, Espagnols, Portugais, Maghrébins, Turcs et de nombreuses autres nationalités, moins fortement représentées). A l'issue de la « première », dans le cinéma de la ville, quelqu'un lève le doigt : « Vous avez oublié les Ardéchois ». Cette remarque allait présider à toute la philosophie du projet qui va suivre : « L'Escale, Cité du voyage », à Vaulx en Velin. Pour dire non pas l'excuse et la repentance, mais les aspirations, toutes époques et toutes sociétés confondues de tous ceux qui, un (beau ?) jour, quittèrent leur foyer, leur maison, leur famille pour partir en quête de prospérité.

Ce rêve, sans doute démesuré sur le plan local, est ce qui s'est concrétisé finalement, en partie, à Paris, avec la création de la C.N.H.I.

1992 : *Jamila, fille des collines*. Voici ce qu'en dit Philippe Roger, dans son livre Lyon, Lumières des ombres (cent ans de cinéma) : « Tout film peut-être considéré comme reflet indirect de son époque ; les documentaires se prêtent à ce genre d'analyse, par leur problématique souvent mise au premier plan. *Jamila* offre ainsi l'exemple d'une utopie, d'ailleurs quelque peu décalée ; tourné au début des années quatre-vingt dix, il reprend à son compte des thèmes de la décennie précédente. L'animatrice d'un centre social de la banlieue lyonnaise est montrée comme exemple d'intégration. Au-delà du portrait de la jeune femme, le véritable enjeu de ce court métrage est politique-il et touche à « la vie de la cité ». L'espace urbain est



scindé entre un centre off et une banlieue très sollicitée : il s'agit de présenter la marge de la ville comme terrain d'expérience d'une possible mixité entre cultures différentes, tunisiennes et françaises. Loin des repères stables du centre-ville, la banlieue permettrait d'inventer une autre manière d'être. Le monde minéral des grands ensembles (on aperçoit les Minguettes) serait l'espace d'une vie différente, loin des clichés négatifs qui en parasitent l'image auprès du plus grand nombre. Cette positivité s'affirme tout au long du film, sauf à la fin. En un sursaut, le réalisateur tente de se démarquer d'une représentation qu'on soupçonne idéalisatrice ; il lance au personnage : « On a surtout vu Jami qui rit, amis, tous les trucs qui coincent, on les a pas évoqué... ». Il y avait le non-dit du frère qui était en prison. La scène finale prend alors un autre sens. Jamila se promène du côté des aqueducs romains. « C'est un petit refuge pour moi, de temps en temps, je viens m'évader... je viens regarder Lyon, la nuit. » Comme si tout n'allait pas si bien que ça « dans les collines tranquilles de la banlieue lyonnaise ». Comme si, perdue entre des repères trop flous, le personnage cherchait des signes antiques (l'aqueduc) et présents (la grande métropole, à distance) pour se réinventer un espace de vie, d'essence imaginaire.

1993 : *Rochemelon*, sur un pèlerinage à la frontière entre France et Italie, retrace les migrations de l'art sacré, les échanges d'hier et d'aujourd'hui entre les deux vallées, par le biais le plus souvent des populations venues du Piémont vers la Haute Maurienne, quand le mouvement migratoire s'est inversé. Échanges culturels et religieux, qui laissent dans l'ombre les problèmes liés jadis à l'insertion de ces nouveaux venus, et le sort des populations arrivées plus récemment, maghrébines et turques en particulier, ainsi que les clandestins du tunnel, bien que le

film évoque l'histoire du passage des Alpes.

1993 : *Mémoires magnétiques* ou comment les supports vidéo de l'époque risquaient d'engloutir bien vite ces mémoires qui leur étaient confiées ; comment aussi l'instant de la rencontre entre générations de toutes origines, pour cause de tournage, avait sûrement eu plus d'impact, sur la durée, que le film lui-même.

### Escales

2000 : *Escales*. A la suite de l'étude réalisée par Lela Bencharif et Virginie Millot-Belmadani sur les traces matérielles du peuplement, encore décelables en Rhône-Alpes (usines, habitat, lieux de mémoire...), nous faisons entrer l'immigration en patrimoine, par effraction, lors d'un circuit de trois bus sur différents sites, à l'occasion des Journées européennes du...Patrimoine !

2004 : *Après l'été (J'appartiens à cette terre)* : les Rapatriés d'Algérie ne sont pas des immigrés comme les autres...

2007 : *Ici, là-bas*. Mémoires croisées, entre immigrés constantinois à Grenoble et leurs parents et amis restés au pays (avec Farid Djouama à la réalisation).

2010 : *Les recettes du Grand Parc (Miribel-Jonage)*. Toutes les communautés de l'agglomération lyonnaise se retrouvent là, pendant les week-end et les vacances. L'ethnologie exotique à portée de main, mais surtout la négociation des espaces, vastes et ouverts, entre les usagers. Comme un premier matin du monde...(2)

### Défis

Mémoire, patrimoine, transmission, inter-générations, modalités et espaces du vivre ensemble, réussites remarquables, insertions par le travail, nouvelles formes de l'émergence et de l'affirmation de soi



et du « Nous », passant parfois par la communautarisation : rien d'autres que les thèmes de ces deux décennies. Qu'allons-nous aborder, dans nos films, par la suite ?

Saurons-nous prendre de la distance et imaginer des scénarios audacieux pour remplacer les timides constats ? Et d'ailleurs, à la lecture de nos écrits, au visionnage de nos films, que retiendront les historiens futurs de ces vingt années ? Les Twin towers, les radicalisations religieuses, les guerres saintes, l'appauvrissement du politique, l'espace Schengen, la Crise, la révélation que la France a raté sa chance de devenir une nouvelle Andalousie (avec d'autres formes de hiérarchies et de ségrégations qu'aux siècles enluminés), ou d'accepter de reconnaître qu'elle l'était *de facto* ?

Ce qu'ils pourront peut-être en retenir, entre autres faits marquants, c'est la confusion des *identités*, annonciatrice, ou révélatrice de la fin des mises à l'*écart*. Chute un peu légère peut-être, mais sans gravité ! ■

1 Ces derniers, quoique ayant conservé leur nationalité d'origine, ont du mal à se définir comme... immigrés.

2 Les copies DVD de ces films sont disponibles à la CNHI, à Ecarts d'identité, dans les médiathèques en Rhône-Alpes

